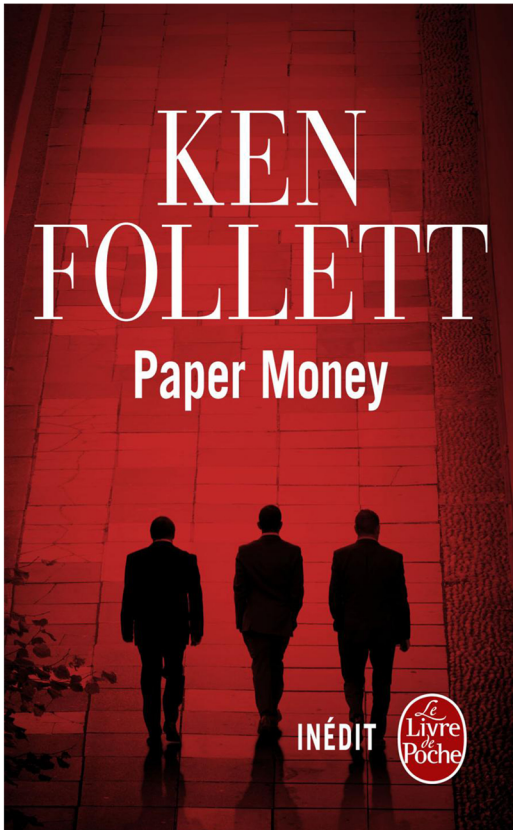


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

**Paper Money**

*Ken Follett*



KEN FOLLETT

*Paper Money*

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VIVIANE MIKHALKOV

LE LIVRE DE POCHE

*Titre original :*

PAPER MONEY

Publié par New American Library,  
un département de Penguin Group (USA).

© Zachary Stone, 1977.

© Librairie Générale Française, 2013, pour la traduction française.  
ISBN : 978-2-253-16012-0 – 1<sup>re</sup> publication LGF

SIX HEURES DU MATIN



## CHAPITRE 1

La plus belle nuit de ma vie !

C'est ce qui vint à l'esprit de Tim Fitzpeterson lorsqu'il ouvrit les yeux et la vit, encore endormie, dans le lit, à ses côtés. Il n'osait pas bouger de peur de la réveiller, mais il la regardait à la dérobée dans la froide lumière de l'aube londonienne. Elle était étendue sur le dos dans cet abandon propre aux petits enfants, et cette fragilité lui rappela sa fille Adrienne à un tout jeune âge. Souvenir malencontreux qu'il s'empressa de chasser.

La fille était rousse et ses cheveux enserraient sa petite tête à la façon d'un chapeau, laissant bien dégagées ses oreilles, qu'elle avait minuscules. Tout en elle, d'ailleurs, était fin et gracieux, le nez, le menton, les pommettes, les dents. À un moment, au cours de la nuit, il avait posé ses grandes mains maladroites sur son visage, pressant délicatement de ses doigts le creux de ses yeux et de ses joues, écartant ses lèvres de ses pouces, laissant sa beauté irradier ses paumes, comme la chaleur apaisante d'un feu.

Le bras gauche de la fille reposait mollement sur la courtepoinTE rejetée au pied du lit, découvrant ses menues épaules et l'esquisse d'un sein.

Ils étaient allongés l'un à côté de l'autre, sans vraiment se toucher, mais Tim percevait la chaleur de sa cuisse. Il détourna le regard et fixa le plafond, laissant une joie quasi physique l'envahir au souvenir de la passion de leurs étreintes nocturnes.

Puis il se leva. Se retournant, il lança à nouveau un regard dans sa direction. Elle était toujours assoupie, ses mouvements ne l'avaient pas éveillée. Dans la blancheur du petit matin, elle restait aussi attirante que la veille, malgré ses cheveux emmêlés et son maquillage à demi effacé. L'aube ne se montrait pas aussi indulgente envers lui. Tim Fitzpeterson le savait et avait fait de son mieux pour rester silencieux : il préférait se jeter un coup d'œil dans la glace avant de se présenter à elle.

Nu, il traversa le salon en direction de la salle de bains. L'espace d'un instant, il considéra les lieux comme s'il les découvrait pour la première fois et les trouva d'un ennui accablant. Au vert délavé de la moquette répondait celui, plus sinistre encore, du canapé agrémenté de coussins à fleurs aux couleurs passées. Le bureau en bois aurait tout à fait trouvé sa place dans une entreprise, tout comme la vieille télé en noir et blanc, l'armoire à dossiers et les étagères pleines de bouquins de droit ou d'économie et de bulletins *Hansard* sur les débats du Parlement. Et dire qu'à une certaine époque, ce pied-à-terre à Londres lui paraissait fabuleux !

Dans la salle de bains était fixée une glace en pied, achetée par son épouse avant qu'elle ne se retire définitivement à la campagne. Pendant que la baignoire se remplissait, il s'y examinait en se demandant ce qui pouvait bien susciter chez cette jeune femme

– de quoi, vingt-cinq ans ? – un tel désir pour un homme d'âge mûr. Tim n'avait rien de ces apollons qui font régulièrement de l'exercice et fréquentent les salles de sport. Il n'était pas gros, mais un léger surpoids au niveau du torse, de la taille et des fesses alourdisait sa silhouette, déjà courtaude et trapue. Il n'était pas si mal physiquement pour un type de quarante et un an, mais, franchement, il n'y avait pas de quoi rendre folles les demoiselles les moins exigeantes.

À présent, la buée couvrait entièrement son reflet. Tim entra dans la baignoire. La tête posée sur le rebord, il ferma les yeux. Il n'avait pas dû dormir plus de deux heures, et pourtant il se sentait plutôt en forme. Élevé dans la conviction que la douleur, le mal-être, voire la maladie étaient les conséquences évidentes d'une vie de bâton de chaise, que fêtes et nuits blanches rimaient avec adultère et boisson et que de tels péchés, commis tous ensemble, attiraient forcément sur leur auteur la colère divine, voilà qu'il découvrait soudain que rien n'était plus faux. Non, il n'y avait pas de prix à payer pour cette vie décousue, c'était tout bénéf !

La langueur le gagnait peu à peu tandis qu'il se savonnait. Tout avait commencé à l'un de ces dîners mortels donnés en l'honneur d'une organisation parfaitement inutile où quelque trois cents convives se voient offrir le sempiternel cocktail de pamplemousse, suivi du steak trop cuit et de la bombe glacée bien loin d'exploser en bouche. Dans son discours, Tim n'avait guère fait plus qu'exposer la stratégie du gouvernement en mettant l'accent sur les points susceptibles de susciter l'empathie du public. Plus tard, il avait accepté d'aller boire un verre ailleurs avec un



collègue, un jeune économiste plein d'avenir, et deux personnes de l'assistance plus ou moins intéressantes.

Le night-club choisi était bien au-dessus de ses moyens, mais quelqu'un s'était chargé de payer l'entrée pour tout le monde. Une fois à l'intérieur, Tim, emporté par l'enthousiasme de cette virée impromptue, avait offert à ses compagnons une bouteille de champagne achetée sur sa carte de crédit. D'autres gens avaient ensuite rejoint leur groupe : le directeur d'une boîte de production de cinéma dont Tim avait vaguement entendu parler, un scénariste dont il ignorait tout, un économiste gauchisant qui lui avait serré la main avec un sourire narquois éludant toute tentative de parler business et, enfin, les filles.

Le champagne, de même que le côté inhabituel de la situation, lui avait fait un peu tourner la tête. Arrivé à ce stade, dans sa vie antérieure, il aurait ramené sa femme à la maison et lui aurait fait l'amour brutalement. Elle aimait ça, Julia, avant. De temps en temps. Aujourd'hui, elle ne venait plus en ville et lui-même ne sortait plus en boîte. Du moins, en règle générale.

Les filles ne leur avaient pas été vraiment présentées. Tim avait bavardé avec celle qui s'était assise le plus près de lui, une rousse à la poitrine menue, qui avait tout d'un mannequin dans sa longue robe pastel. Une actrice, lui avait-elle dit. Il s'était attendu à ce qu'elle se révèle ennuyeuse, et que, réciproquement, elle le trouve soporifique, mais visiblement il la fascinait. À ce moment-là, pour la première fois de la soirée, il avait eu la vague intuition que la nuit à venir pourrait bien lui réserver des surprises.

Leur tête-à-tête les avait bientôt isolés du reste de la compagnie. Lorsque quelqu'un avait proposé de

changer d'endroit, Tim avait d'abord déclaré qu'il rentrait. Mais la rousse, le prenant par le bras, lui avait demandé de rester et il ne s'était pas fait prier : c'était bien la première fois, depuis au moins vingt ans, qu'il pouvait se montrer galant à l'égard d'une jeune et belle femme !

De quoi avaient-ils bien pu parler pendant les heures qui avaient suivi ? Tim tentait vainement de s'en souvenir tout en sortant de son bain. En matière de conversations mondaines, son travail au ministère de l'Énergie n'offrait guère de ressources : les sujets qu'il traitait en sa qualité de directeur de cabinet étaient ou bien hautement confidentiels, ou bien techniques. Avaient-ils parlé politique ? Aurait-il raconté sur son ton goguenard – le seul qu'il sache prendre lorsqu'il s'essayait à l'humour – des anecdotes sur des politiciens connus ? Impossible de savoir. Tout ce qu'il se rappelait, c'était la dévotion avec laquelle cette fille l'écoutait, le corps entier tourné vers lui : la tête, les épaules, les genoux et les pieds, dans une pose à la fois intime et provocante.

Il essuya la buée sur le miroir et passa sur son menton une main hésitante, mesurant la tâche qui l'attendait. Il était très brun ; s'il avait porté la barbe, elle aurait été très fournie. Le reste de son visage était des plus ordinaire : un menton fuyant, un nez pointu et marqué d'une tache blanche de part et d'autre de l'arête à l'endroit où reposaient ses lunettes – trente-cinq ans qu'il en portait –, une bouche plutôt charnue mais grave, des oreilles trop grandes, un front haut et intelligent. Un visage qui ne laissait rien transparaître de la personnalité de son propriétaire. Un

visage exercé à dissimuler les pensées plutôt qu'à exprimer les émotions.

Il brancha son rasoir et grimaça de manière à faire apparaître entièrement sa joue gauche dans la glace. Il n'avait même pas pour lui d'être laid, qualité qui attire certaines femmes, avait-il entendu dire sans l'avoir jamais vérifié par lui-même, n'ayant pas l'heur d'appartenir à cette catégorie soi-disant privilégiée. Mais peut-être était-il temps de reconsidérer tout compte fait ces critères censés le définir.

Tim n'était pas un grand amateur de musique. L'eût-il été, ses goûts ne l'auraient pas porté vers le tapage assourdissant qui réduisait à néant toute tentative de conversation et qui faisait la renommée du Black Hole, le night-club où ils s'étaient rendus ensuite. Mais il avait dansé, ou, plus précisément, il avait imité la chorégraphie confuse de mouvements saccadés observée dans l'assistance et qui était apparemment de rigueur ici. Personne ne l'avait dévisagé d'un air moqueur, contrairement à ce qu'il craignait. Probablement parce que nombre d'entre eux étaient du même âge que lui.

Le DJ, un jeune barbu en T-shirt de la Harvard Business School, avait finalement passé un slow chanté par un Américain passablement enrhumé. À ce moment-là, Tim était sur la piste. La rousse s'était approchée de lui et l'avait serré contre elle. Ses intentions ne laissaient pas de place au doute. En sentant ce petit corps brûlant se coller à lui comme un linge humide, Tim n'avait pas tergiversé longtemps. Se penchant vers elle, à peine, car elle était presque aussi grande que lui, il lui avait murmuré à l'oreille : « Allons prendre un verre chez moi. »

Dans le taxi, il l'avait embrassée, chose qui ne lui était pas arrivée depuis des années. Un baiser passionné, au point qu'il était allé jusqu'à lui caresser les seins... des seins petits et merveilleusement fermes sous le tissu léger de sa robe. Après cela, ils avaient eu le plus grand mal à refréner leur désir. Une fois arrivés dans l'appartement, il n'avait plus été question de boire un verre ! Il leur avait fallu moins d'une minute pour se retrouver au lit, se rappela Tim avec une certaine suffisance.

Il finit de se raser et chercha du regard son eau de Cologne. La bouteille, bien entamée, se trouvait dans l'armoire de toilette.

Il regagna la chambre où la fille dormait toujours. Ayant enfilé un peignoir, il s'installa avec des cigarettes dans le fauteuil à dossier droit près de la fenêtre. J'ai été sacrément bon, se dit-il, tout en sachant pertinemment qu'il se racontait des salades. En vérité, c'était elle qui avait mené le jeu et qui s'était montrée audacieuse. À son initiative, ils avaient fait des choses qu'il n'avait jamais osé proposer à Julia, même après quinze années de mariage.

Julia, oui... Depuis sa fenêtre, au premier étage, il regardait sans le voir le bâtiment en brique rouge de style victorien, de l'autre côté de la rue – une école et sa petite cour de récréation avec des lignes jaune délavé délimitant le court de *netball*<sup>1</sup>. Ses sentiments pour sa femme n'avaient pas changé : il l'aimait avant

---

1. Le *netball*, sport collectif féminin qui réunit deux équipes de sept joueuses, s'inspire des règles du basket-ball. Très populaire au Royaume-Uni, en Australie et en Nouvelle-Zélande, il figure au programme des jeux du Commonwealth. (N.d.E.)

cette nuit, il l'aimait encore maintenant. La fille qui dormait dans son lit, ça n'avait rien à voir. Une phrase que tous les imbéciles doivent se répéter au moment d'entamer une liaison, se dit-il. Ne précipitons pas les choses. L'aventure de cette nuit peut très bien rester sans lendemain.

Que cette fille puisse souhaiter le revoir, il n'arrivait pas à l'imaginer. De toute façon, avant même de sonder les intentions de la rousse, il devait faire le point sur les siennes. Garder toujours en tête son objectif, c'était la règle d'or que tant d'années de travail au sein de l'administration lui avaient enseignée. Et lorsque la situation devenait difficile, il appliquait la formule : qu'est-ce que je risque d'y perdre ?

En l'occurrence : Julia. Sa Julia bien en chair, intelligente et heureuse de son sort, mais dont les horizons s'étaient rétrécis irrémédiablement au fil des maternités. À une époque, il n'avait vécu que pour elle, s'habillant selon ses goûts, lisant le genre de littérature qu'elle aimait – les romans –, trouvant d'autant plus de bonheur à s'engager en politique que les succès qu'il y remportait semblaient la combler. Avec le temps, le centre de gravité de sa vie s'était déplacé et Julia ne s'occupait plus aujourd'hui que des détails futiles de l'existence. Elle avait voulu vivre dans le Hampshire, ils s'y étaient installés parce que cela lui était égal. En revanche, il avait toujours catégoriquement refusé de porter les vestons écossais qu'elle lui conseillait ! Le chic, à Westminster, c'était la sobriété. Voilà pourquoi il se cantonnait aux costumes sombres, gris ou bleu marine, coupés dans des tissus à motifs discrets.

En vérité, cette introspection montrait bien à quel point peu de choses le liaient à Julia. À part peut-être

le vague souvenir nostalgique d'une jeune fille à queue-de-cheval dansant le swing dans une jupe étroite. Mais était-ce vraiment ça, l'amour ? Il n'en était pas certain.

Ses filles, Katie, Penny et Adrienne, c'était autre chose. Des trois, seule Katie était en âge de comprendre ce que signifiaient l'amour et le mariage. Il ne voyait certes pas beaucoup ses enfants, mais, selon lui, une simple présence paternelle suffisait amplement. De toute façon, c'était toujours mieux que de ne pas avoir de père du tout, il en était fermement convaincu.

Et puis, il y avait sa carrière. Divorcer, pour un directeur de cabinet, ne portait pas à conséquence, mais cela pouvait compromettre le sort de quiconque visait de plus hautes fonctions. Avait-on jamais vu un Premier ministre divorcé ? Or c'était précisément le poste qu'il convoitait.

Oui, en fin de compte, il avait pas mal de choses à perdre dans cette affaire. À vrai dire, tout ce qui lui tenait à cœur.

Son regard se reporta vers le lit. La fille s'était tournée sur le côté et il ne voyait plus d'elle que son dos. Un dos qui descendait en fuseau jusqu'à sa taille étroite, puis disparaissait sous le drap ramassé en boule. Elle avait tout à fait raison de porter les cheveux courts, cela faisait ressortir la finesse de son cou et la beauté de ses épaules. Elle avait aussi la peau légèrement hâlée.

Il avait tant à gagner de ce côté-là !

La joie ! Le mot fit irruption au milieu de ses pensées, subitement. Un mot qui n'entraît pas dans son vocabulaire quotidien. Il n'avait d'ailleurs pas le souvenir d'avoir un jour connu ce sentiment. La satis-

faction, oui. Celle d'avoir écrit un rapport clair et intelligent, par exemple, ou encore d'avoir remporté l'une de ces innombrables petites batailles qui se tiennent au sein d'un comité ou à la Chambre des communes ; celle de lire un grand auteur ou de goûter un bon vin. Mais le plaisir sauvage, comme celui qu'il avait ressenti avec cette fille, un plaisir né de la fusion de deux chimies, non, ça, c'était la première fois.

Voilà ce qu'il en était des pour et des contre. D'après sa formule, il s'agissait maintenant d'en faire la somme pour voir quel côté l'emporterait. Sauf que ça ne marchait pas. Ça ne marchait jamais, d'ailleurs, à en croire ses amis. Peut-être avaient-ils raison ? Peut-être était-ce une erreur de s'imaginer qu'on pouvait additionner les motivations comme on compte des billets de banque. Curieusement, une phrase entendue au lycée pendant un cours de philo lui revint en mémoire : « L'intelligence prise au piège du langage. » Qu'est-ce qui est le plus long : un avion ou une pièce en un acte ? Qu'est-ce que je préfère : la satisfaction ou la joie ? Sa vivacité d'esprit aurait-elle disparu ? Un soupir dépité s'échappa de ses lèvres malgré lui et il tourna vivement la tête, craignant de l'avoir réveillée. Non. Tant mieux.

En bas, dans la rue, à cent mètres de l'immeuble, une Rolls-Royce grise se gara le long du trottoir. Personne n'en descendit cependant. Regardant plus attentivement, Tim vit le conducteur ouvrir un journal. Six heures et demie du matin. Un chauffeur venu chercher un voisin ? Un homme d'affaires arrivé en avance à un rendez-vous, après un voyage de nuit ? D'aussi loin, la plaque minéralogique n'était pas lisible, mais on voyait que l'homme au volant était costaud. Sa large

carrure occupait tant l'espace intérieur qu'on aurait pu le croire assis dans une Mini.

Tim se replongea dans ses pensées. Que fait-on, en politique, quand on est confronté à un tel dilemme, deux exigences contradictoires aussi impérieuses l'une que l'autre ? La réponse s'imposa d'elle-même : on n'a d'autre choix que de trouver le moyen de satisfaire les deux parties – quitte à ce que ce soit seulement en apparence. Dans son cas, l'équation était finalement assez facile à résoudre : avoir une aventure avec cette fille sans divorcer de Julia. Cette solution le réjouit par sa dimension très politique.

Il alluma une autre cigarette et se plut à imaginer l'avenir. Ils auraient d'autres nuits ensemble, dans cet appartement ; de temps à autre, un week-end à la campagne, dans un petit hôtel ; peut-être même deux semaines au soleil sur une plage discrète d'Afrique du Nord ou des Caraïbes. En bikini, elle serait sensationnelle.

Comparé à ces rêveries, tout autre projet lui paraissait bien terne. Il eut subitement la sensation que cette nuit mémorable donnait enfin un sens à sa vie. Cette pensée était ridicule, bien évidemment, car il n'avait certainement pas gaspillé son temps jusqu'à présent. Ça non, pas du tout ! Pourtant, il avait bel et bien l'impression d'avoir passé sa jeunesse à additionner des colonnes interminables sans jamais soupçonner l'existence du calcul différentiel.

Il décida finalement qu'il était plus sage de reparler de tout ça avec elle. Elle dirait que ça ne marcherait pas ; il répondrait qu'il était maître dans l'art de faire des compromis.



Mais comment aborder le sujet ? « Chérie, je voudrais revivre cette nuit très souvent. » Pas si mal, comme entrée en matière. Répondrait-elle : « Moi aussi » ? Ou bien : « Appelle-moi à ce numéro. » Ou encore : « Désolée, Timmy. Avec moi, il n'y a pas de deuxième fois. »

Non, ça, c'est impossible ! Cette nuit l'avait comblée, elle aussi. Il en était certain, il n'avait pas été pour elle qu'un passe-temps : elle le lui avait dit. Il se leva et éteignit sa cigarette.

Je vais aller près du lit, écarter doucement les couvertures et admirer un instant son corps. Ensuite, je m'allongerai près d'elle et je baiserais son ventre, ses cuisses et ses seins jusqu'à ce qu'elle se réveille. Après, je lui ferai encore l'amour.

Il regarda à nouveau par la fenêtre, savourant son plaisir à l'avance. La Rolls était toujours là, comme une limace gisant dans le caniveau. Sans raison, sa présence le déranga et il chassa cette image de ses pensées pour se retourner vers la fille.